

Les médias et Pierre Bourdieu : intervention d'Henri Maler et controverse

Le 15 mars 2003, une rencontre s'est tenue à la Sorbonne sur les rapports entre Pierre Bourdieu les médias. Elle a fait l'objet de la publication suivante : *Les médias et Pierre Bourdieu* - Rencontres Ina-Sorbonne 15 mars 2003 Paris, Éd. L'Harmattan/INA, coll. Les médias en actes, 2004, 161 p

Invité à participer à ces rencontres, je suis intervenu, en résumant la plupart des réactions journalistiques qui ont immédiatement suivi l'annonce du décès de Pierre Bourdieu le 23 janvier 2002.

Je reproduis ici mon intervention et la controverse avec Roger Chartier qu'elle a provoquée (ainsi que les interventions de Patrick Champagne et de Pierre Carles) : page 84 et suivantes de l'ouvrage édité par L'Harmattan.

Henri Maler

* * *

Patrick CHAMPAGNE : C'est dur de continuer après ça, mais enfin on va essayer quand même... La parole est à Henri Maler, maître de conférences à Paris VIII et un des animateurs de l'Acrimed.

Henri MALER : J'ai envie de réagir tout de suite sur la séquence qu'on vient de voir, pour rappeler (ça va introduire mon propos) ce qu'a été la critique du film de Pierre Carles dans *Le Monde* du 3 mai 2001. L'un des aspect les plus intéressant de cette critique consistait à reprocher à Pierre Carles et à Pierre Bourdieu de ne pas répondre pas à toutes les critiques dont ce de dernier avait été la cible, surtout dans les médias. C'est dire que les journalistes ou certains d'entre eux ont inventé, un nouveau devoir, qui est le devoir de réponse aux journalistes - surtout quand ils maltraitent un intellectuel ou un chercheur - à l'exception, bien évidemment, des journalistes du *Monde* qui, quand ils sont à leur tour maltraités, ne s'imposent pas à eux-mêmes ce devoir de réponse, puisque nous attendons toujours qu'ils répondent aux critiques dont ils ont fait l'objet dans le livre de Péan et de Cohen. Alors Bourdieu, intellectuel médiatique ? « *Intellectuel médiatique* », cela veut dire surtout, depuis 1995 ou peut-être un peu avant, « intellectuel maltraité par les médias ». On pourrait analyser longuement la campagne qui s'est concentrée contre lui à la faveur d'un livre de Verdès-Leroux dont la plupart des journalistes eux-mêmes ont dit qu'il était mauvais. Mais l'occasion fait le larron.... J'ai choisi d'intervenir plutôt sur la façon dont les journalistes, ou du moins la plupart d'entre eux (parce qu'il faut dire qu'il y a des exceptions, peu nombreuses, mais elles ont existé), ont rendu compte de l'œuvre de Pierre Bourdieu au moment de sa mort. Et ça donne les choses suivantes. Je pratiquerai, pour les montrer les choses, l'art de Karl Kraus, qui

est l'art d'un écrivain et d'un critique des médias auquel Bourdieu (comme Jacques Bouveresse, qui a publié ou contribué à publier ou à faire connaître cette œuvre) vouait une grande admiration critique. C'est art est celui de la citation, parce que, en la matière, la citation vaut démonstration. Je proposerai donc un bref échantillon, parce que j'ai peu de temps, pris dans au moins une centaine de déclarations dans les médias : ce qui est quand même un corpus intéressant que vous pouvez trouver sur le site de *L'Homme moderne*¹. En ce qui concerne les citations, elles sont à peu près toutes reprises, avec un petit commentaire, sur le site de l'Acrimed². Voilà ce que ça donne quand un sociologue comme Bourdieu meurt. Les informations télévisées d'abord. Par exemple sur France 2. Daniel Bilalian, qui trouve le temps d'annoncer le décès de Pierre Bourdieu à 13 h 37 (c'est-à-dire qu'il y a déjà eu quarante minutes consacrées à bien d'autres choses sans intérêt) et ça donne ceci : « Considéré comme un intellectuel influent [voilà une information dont vous avez saisi tout de suite la portée], notamment dans le domaine de l'Éducation nationale... » Ça, c'est un résumé de l'œuvre de Bourdieu. « Il est connu pour son engagement contre la mondialisation et il était, évidemment, « sévère à l'égard des médias et de leur rôle dans la société ». Eh bien, cette « information » est l'une des moins catastrophiques, parce qu'on a fait beaucoup pire après (j'aurais pu vous citer LCI qui a découvert que Bourdieu était « un critique de la corruption médiatique »). Vient ensuite la dépêche d'AFP : « En 1993, il publie un pavé de près de mille pages, *La Misère du monde*. Cette analyse de la fracture sociale devient un best-seller et propulse l'intellectuel vers l'engagement militant. Pour la première fois, un grand chercheur tente de théoriser l'exclusion. » Si vous avez retrouvé dans tout ça quelque chose qui ressemble si peu que ce soit à un ou deux enseignements de *La Misère du monde*, c'est que vous êtes très forts. On a déjà mouliné la pensée de Pierre Bourdieu dans le langage de la vulgate journalistique la plus répandue, la plus commune, celle qui résulte de l'entre-lecture des journalistes par eux-mêmes. « Tête pensante », « pavé », « best-seller », etc. Mais ce n'est pas tout. Dans la même dépêche de l'AFP : « En 1998, une vague de bourdieumania déferle dans les médias. » Le journaliste, sans doute content de sa trouvaille absolument flamboyante, a oublié de dire que la « bourdieumania » en question, ç'avait été surtout la « bourdieumania » de tous ceux qui étaient tombés de façon haineuse, il faut le dire, sur l'œuvre, la personne, le rôle social de Pierre Bourdieu. Et parmi ces héros, évidemment, l'AFP cite quelques héros comme les inévitables Alain Finkielkraut et Jeannine Verdès-Leroux. Une fois que les dépêches d'agence ont fait leur travail, vient le temps de la presse quotidienne régionale, le lendemain matin (parce que là j'abrège), et ça donne par exemple ceci, dans *L'Alsace*, peu importe le nom du journaliste : « Peu enclin à la nuance. Ses propres positions font heureusement l'objet de débats fondamentaux. Pierre Bourdieu était un intellectuel radical. » Alors on comprend bien que s'il fait l'objet de débats fondamentaux, dont on ne sait rien, c'était parce qu'il était un intellectuel fondamental. Et pourquoi était-il un intellectuel radical ? Là, je résume : c'est parce qu'il avait analysé comment la société impose et reproduit les inégalités. C'était un signe de radicalité extrême. Et la conséquence vient après (je promets que c'est une citation exacte) : « Bourdieu était donc tout entier du côté des perdants, par opposition aux gagnants. Pour reprendre une des notions qu'il avait forgées, le professeur au

¹ <http://www.pages-bourdieu.fr.st/>

² http://acrimed.samizdat.net/rubrique.php3?id_rubrique=55

Collège de France restait dans le champ des *laissés-pour-compte*. » C'est un sur des dizaines d'éditoriaux de la presse régionale. J'ai choisi évidemment les meilleurs. Une fois passé le temps des quotidiens, vient le temps des débats. Car nous avons eu quelques « débats critiques ». Par exemple, nous avons eu droit au billet d'un chroniqueur dont je citerai simplement la première phrase : « À soixante et onze ans, Pierre Bourdieu est mort dans un lit d'hôpital, comme il a vécu... » C'est la suite que je trouve un peu moins drôle : « en serrant les dents et en observant jusqu'au bout le silence devant les critiques d'une violence inouïe suscitées par sa pensée ». Je ne sais pas si vous vous rendez compte de la transpiration de haine qui suinte dans cette phrase, prononcée, je suis désolé de le dire, sur France Culture par l'inévitable Alain-Gérard Slama. Mais j'en ai une autre, toujours sur cette radio culturelle, dans la série « on débat ». Un intervenant ayant expliqué que, selon Pierre Bourdieu, les goûts sont socialement typés, un intervenant qui avait dû lire la quatrième de couverture de *La Distinction* (Jean-Marie Colombani, qui est à la fois, comme vous le savez, journaliste et chef d'entreprise) ne manque pas d'opposer à cette analyse un résultat du journalisme d'investigation, et ça donne ceci : « C'est à la fois évident et dépassé. Johnny, toutes les classes sociales écoutent Johnny, toutes les classes d'âge écoutent Johnny. Ce sont des catégorisations quand même assez... Moi, ce qui me fascine, c'est à quel point une pensée, quand elle est systématique, prend racine en France alors que dans les autres pays, qui ne sont pas moins démocratiques, qui ne sont pas moins critiques que nous, ces pensées-là sont quand même suspectes parce que systématiques. » Je ne sais pas si vous voyez ce que cela signifie, opposer le fait que dans toutes les classes sociales on écoute Johnny Hallyday à un ouvrage comme celui auquel il est fait allusion. Et puis le pompon revient à Jacques Julliard : « Le génie propre de Bourdieu, sociologue, était sans contredit le réagréage à frais nouveaux de concepts empruntés aux meilleurs auteurs. » Ça commence bien. « La lutte des classes à Marx, la domination à Max Weber, l'imitation à Tarde, l'hégémonie à Gramsci, l'idéologie à Mannheim, la fonction latente à Merton. Tout cela a été repris, concassé, recyclé en un édifice idéologique original et majestueux. » Autrement dit, ce qui était original chez Pierre Bourdieu, c'est l'édifice idéologique et le réagréage de tout ce qui a été fait avant lui. Suit, dans le même papier, une description de l'« idéologue à l'état pur » qui a rédigé *La Misère du monde*, qui a soutenu la grève de 1995, et la phrase finale c'est : « Égale à elle-même, la France ne célèbre dans ses grands hommes que leur déchéance. » Nouvelle transpiration de haine. Voilà ce ne sont que des citations. Ce sont de simples morceaux choisis. Alors la réflexion qui suit, une fois qu'on a cité, est la suivante : on peut imaginer (et il existe, minoritaire sans doute), un journalisme qui, quand il a affaire à une grande œuvre de culture, qu'il s'agisse de recherche, de création, etc., remplirait les fonctions de médiateur. De médiateur pas au sens où on l'entend dans certains quotidiens du soir, mais d'intermédiaire permettant de faire connaître ce que sont ces grandes œuvres de culture. Ces journalistes, il faut bien le dire, existent, mais ils sont absolument minoritaires, et minorisés. Ce qui existe aujourd'hui, c'est d'abord ce journalisme qui, quand il vulgarise, rend vulgaire.

Roger CHARTIER : Je voudrais intervenir non pas tellement comme un co-organisateur de cette journée, mais comme un des producteurs de France Culture, d'une émission que vous connaissez peut-être, qui s'appelle *Les Lundis de l'histoire*. Je dois dire que tout ce qui vient

d'être dit était fondé sur des sources, mais quant à cette idée que dans la totalité d'un média tel que France Culture, et sous tous les directeurs successifs, depuis Jaigu jusqu'à Laure Adler en passant par Borzeix, tout à l'heure Champagne évoquait des relations heureuses de Bourdieu avec les médias, je crois que l'une des plus heureuses avait été justement avec la radio, et particulièrement avec France Culture. Parce que ce rôle de médiation que vous semblez penser assumé par personne, sauf dans des conditions minoritaires et très difficiles, a été, je crois, par rapport à l'œuvre de Bourdieu et pas simplement par rapport à des positions de Bourdieu, mais par rapport à l'œuvre de Bourdieu, qui est quand même l'essentiel, à travers ces différents moments et ces différentes directions, et dans une grande pluralité d'émissions (j'ai pu vérifier en ayant le listing total des interventions de Bourdieu sur France Culture dans *Panorama*, dans *Le Bon Plaisir*, dans une émission qui s'appelait *À voix nue*, dans *Les Lundis de l'histoire*, où tous les livres de Bourdieu ont été en sa présence, et parfois, pour *Les Méditations pascaliennes*, qui ne peut pas passer pour un livre d'un accès immédiatement public, une heure et demie de présentation où il était seul en dialogue avec moi), je dois donc dire qu'on ne peut pas faire ce type de procès global, ni par rapport peut-être aux journalistes, ni sûrement par rapport à la totalité d'un média. Alors je crois qu'il y a un risque, là, parce que moi j'adhère à la critique qui pourrait être menée dans les ouvrages dont on a parlé ce matin ou derrière cette table. Je crois qu'elle perd tout intérêt lorsqu'elle devient réductrice et simplificatrice. D'une part, si on est fidèle à Hoggart, traduit à la demande de Bourdieu et publié dans sa collection, il est très clair qu'une des leçons de la lecture de Hoggart est que, même lorsqu'il y a des systèmes de contraintes forts, par exemple dans la culture massifiée des *mass media*, jamais ne disparaissent ni des espaces possibles pour l'expression, plus ou moins contrainte, plus ou moins mise en difficulté mais néanmoins existante, d'une pensée critique, et encore moins ne disparaît la distance critique des auditeurs, des spectateurs ou des lecteurs. Comme disait une fois Michel de Certeau, toute une littérature sur les *mass media* a comme supposés implicites de prendre les auditeurs, les spectateurs ou les lecteurs pour des imbéciles. C'est-à-dire sans capacité de résistance, de réticence, d'adhésion, d'appropriation, de mise à distance de ce qui est reçu. Je pense que les exemples que vous avez pris, aussi grotesques soient-ils, peuvent aussi ne pas être nécessairement pensés comme ayant été lus d'une manière tellement différente de celle que vous venez de faire par la plupart des auditeurs qui les ont entendus. Et je crois qu'un des problèmes fondamentaux, c'est de faire une analyse de l'historicité ou de la variation des types de contraintes, et c'est tout le projet de cette journée. On s'aperçoit que dans les différentes situations à la télévision, la réaction, l'espace de contrainte, la sphère du possible varient considérablement, de l'entretien de trois minutes à un entretien qui se développe sur une heure ou d'une présence sur un plateau confronté soit à d'autres intellectuels (on le verra à la fin de cette journée dans un magnifique dialogue avec Braudel) ou dans d'autres situations comme celle du plateau de l'émission Schneidermann. Donc je pense que c'est ça, le travail le plus utile, au-delà peut-être de ces dénonciations globales qui, me semble-t-il, masquent autant qu'elles révèlent, je crois que le travail utile, c'est de faire ce travail que, je suppose, Bourdieu aurait apprécié, et apprécié comme sociologue, c'est-à-dire d'introduire de la différence, de la variation, de l'historicité. Dans ce cas-là, par exemple, je ne peux pas vous laisser dire que sur une chaîne

comme France Culture il n'y aurait pas eu un travail de médiation fait par rapport au plus difficile, au plus théorique de l'œuvre de Bourdieu.

Henri MALER : D'abord, il faut éviter le procès d'intention. J'ai dit qu'il y a un travail de médiation qui a été fait de façon minoritaire, et je ne faisais pas une analyse de la politique suivie par France Culture s'agissant de l'œuvre de Pierre Bourdieu depuis des années. J'avais pointé le regard sur ce qui avait été fait à peu près dans la semaine qui a suivi sa mort.

Roger CHARTIER : J'ai participé à une émission...

Henri MALER : Attendez, vous permettez...

Roger CHARTIER : Ah, le lendemain de sa mort, bien entendu, les points de vue absurdes et odieux que vous avez cités existaient, mais il serait tout à fait aberrant de penser que, même sur France Culture, seuls ceux qui développaient ces points de vue-là ont parlé au lendemain même de la mort de Bourdieu. Je suis intervenu dans une émission de Jean Lebrun, qui avait bien sûr aussi la parole, ce n'était pas ces cas extrêmes. Je ne crois pas que les deux citations que vous avez données venaient de l'émission de Jean Lebrun. Il y avait des positions hostiles à Bourdieu, mais il y avait aussi, je dirais presque majoritairement, des positions qui essayaient de rendre compte de l'importance du travail. Donc même dans ces circonstances, sur la même chaîne, au lendemain de la mort, je ne pense pas que vous puissiez donner l'impression que la totalité de ce qui a été dit renvoyait à vos deux citations de Slama et de Colombani.

Henri MALER : Donc je recommence. J'avais pointé le regard sur la façon dont un certain nombre de journalistes, la majorité d'entre eux, les grands éditorialistes, avaient rendu compte de l'œuvre de Bourdieu au lendemain de sa mort. Je ne faisais pas une analyse de France Culture. Maintenant, si vous voulez qu'on fasse une analyse différenciée de la politique menée par France Culture, je conviens tout à fait que France Culture a fait très longtemps un travail de médiation culturelle qui était la caractéristique dominante de cette chaîne et qui faisait sa grande qualité. Mais nous avons fait, s'agissant de l'évolution de cette chaîne, une critique dont je crois pouvoir dire (je parle sous le contrôle de Patrick Champagne) qu'elle était soutenue par Pierre Bourdieu, qui mettait en cause la façon dont des tranches horaires avaient été sous-traitées à des représentants des grands médias qui ont pris la place d'une partie des médiateurs culturels qui existent dans cette station. Parmi ces grands éditorialistes qui, non seulement sur le cas Bourdieu mais sur à peu près toutes les grandes œuvres de la culture et de la pensée, occupent des créneaux de plus en plus importants, au détriment du travail de médiation culturelle qui faisait la spécificité – et qui fait encore – la spécificité de France Culture, j'en ai cité deux et non des moindres. Maintenant, dernière chose, et j'en aurai fini, je vous invite à aller consulter, au-delà de la question de France Culture, la totalité des émissions diffusées et des propos tenus au lendemain de la mort de Pierre Bourdieu. Je vous ai parlé d'une centaine de relevés et vous verrez que mon échantillon n'est absolument pas arbitraire. Et puisque j'ai parlé de journalistes qui, de façon minoritaire, avaient fait un travail convenable, je vais en mentionner un. Je ne pensais pas le faire parce qu'il est peut-être

encore dans la salle, il était là ce matin. Je citerai le nom de Ferenczi. Il est là ? Je ne sais pas, je ne le connais pas de vue. Il est un des rares dans la presse quotidienne, avec peut-être un article de Robert Maggiori, un des rares qui, à côté d'un article critique sur les rapports entre Bourdieu et le journalisme, à rédigé, dans un dossier général du *Monde*, un article qui rendait compte de l'originalité et des moments les plus forts de la pensée de Pierre Bourdieu. Le reste des grands médias se sont contentés de slogans du type de ceux que j'ai cités. Voilà, une analyse un peu plus différenciée.

Roger CHARTIER : Mais dans *Le Monde*, vous pouvez la pousser aussi puisque l'intervention de Ferenczi prenait place dans un dossier, qu'on peut tout à fait critiquer, j'en suis tout à fait d'accord, je ne sais pas si la plupart des textes étaient signés par des journalistes ou par des non-journalistes, mais le bilan sur l'œuvre était dressé. La même chose dans *Libération*, à travers sans doute des contributions qui ne venaient pas uniquement de journalistes mais qui venaient aussi d'intellectuels, de collègues, d'étrangers, etc. Alors ça dépend si vous voulez discuter de la pratique stricte des journalistes en séparant ce qu'écrivent les journalistes par exemple dans un dossier qui est fait après la mort de Bourdieu de ce qu'écrivent d'autres, qui sont conviés à participer au journal, ou si vous voulez travailler sur ce qu'est la réaction d'un journal, quelle que soit l'origine des plumes, après un événement comme la mort de Bourdieu. Et là encore, je pense que, puisque vous êtes d'accord sur ce travail de différenciation et d'affinement, vous auriez des résultats qui ne pourraient pas enfermer les réactions des grands médias, à commencer par *Libération* ou *Le Monde*, à ces cinq citations, vous verriez qu'il y avait de nombreux articles qui discutaient de manière critique.

Henri MALER : J'ai vu... J'ai vu... Parce que j'ai effectué ce travail, je ne dis pas exhaustif...

Roger CHARTIER : Et alors ?

Henri MALER : ... mais assez complet, et je maintiens ce que j'ai dit : la plupart des journalistes et des grands éditorialistes ont continué à maltraiter Pierre Bourdieu, comme il l'avait fait avant sa mort. J'ai dit « la plupart », j'ai dit qu'il y avait une partie des journalistes, une minorité dans la profession, qui avaient fait leur travail de médiateurs culturels de façon convenable : je le maintiens. Je vous invite à lire la recension effectuée sur les deux sites Internet que je vous ai cités, et vous verrez que mon propos n'avait absolument rien d'arbitraire et que, même, j'ai presque été nuancé !

Roger CHARTIER : D'accord. Je voulais simplement vous dire que, dans ces deux cas, la totalité de la réaction des deux journaux dont je parle à la mort de Bourdieu n'était pas uniquement le fait d'une écriture de journalistes, mais que pour le lecteur elle donnait à lire une analyse, un commentaire, une trajectoire, parfois avec des articles qui pouvaient être critiques, mais en général qui étaient plutôt des articles analytiques du travail de Bourdieu.

Patrick CHAMPAGNE : Si vous le permettez, je voudrais dire un mot pour clore cette partie de débat interne à la tribune et lancer le débat dans la salle, sur ce sujet ou sur un autre sujet.

Bien évidemment, de part et d'autre, ce qui est dit est vrai, c'est-à-dire que rien n'a été inventé, il y a effectivement eu un certain nombre d'émissions de très bonne tenue intellectuelle, qui étaient souvent des rééditions, on ressortait des choses de la période heureuse, si je puis dire, mais les deux ont existé, y compris au moment du décès de Bourdieu. Cela dit, premièrement, on ne peut pas faire comme si les relations entre le champ intellectuel et le champ journalistique étaient des relations faciles. Ce sont des relations difficiles, dont le décès de Pierre Bourdieu est une sorte de preuve expérimentale, qui explique qu'il y ait du pire et du meilleur, et le pire a existé, et peut-être plus qu'il n'aurait dû. La deuxième remarque, c'est qu'on ne peut pas oublier que le traitement qui a eu lieu au moment du décès de Pierre Bourdieu n'ait pas été en quelque sorte contaminé par les trois ou quatre années précédentes qui ont été marquées par des campagnes de presse extrêmement violentes, tout simplement aussi, et Bourdieu m'en a fait à de nombreuses reprises la remarque, parce que s'attaquer à la presse, s'attaquer aux intellectuels médiatiques, c'est une grosse affaire, où on risque d'y laisser des plumes. Je peux vous dire, sans que ce soit vraiment une confidence, que ç'a été très dur psychologiquement à supporter pour Pierre Bourdieu, et parfois pour les proches qui en prenaient autant que lui, un certain nombre de propos qui auraient dû rester hors débats intellectuels. Donc, encore une fois, ce qui est noté au moment de la mort de Pierre Bourdieu, dans une certaine mesure, ça ne peut que venir conforter ce qui était avant. Mais, bien évidemment, ça n'exclut pas un certain nombre de prises de position. Vous avez évoqué Maggiori, de *Libération*, qui a fait un très bon papier, mais Maggiori est quelqu'un qui suit depuis quasiment vingt ans le travail de Pierre Bourdieu et, quand il a fait son papier, il savait de quoi il parlait. Alors le problème, c'est : qui écoute, qui lit Untel plutôt qu'Untel ? quel est le poids, s'agissant de Pierre Bourdieu au moment de son décès, de ce qui va passer chez Jean Lebrun, quel est le poids de ce qui passe dans tel ou tel journal ou dans telle ou telle émission ? Ça, c'est un autre problème, c'est peut-être un problème pour les chercheurs. Je crois que nombreux sont ceux qui sont en train d'analyser la manière dont les médias ont rendu compte du décès de Pierre Bourdieu, ce qui prouve que c'est un sujet intéressant. Au moins dix étudiants sont venus me voir pour me dire qu'ils travaillaient sur ce sujet, alors on attendra peut-être les comptages précis et les pondérations sur ce sujet, j'espère bientôt.

NB : Contrairement à ce qu'affirme la transcription, je ne suis pas l'auteur l'intervention suivante, dont le mentionne le début ci-dessous. H.M

Henri MALER : J'avais réagi, un peu dans la même réaction, à ce que disait Pierre Carles tout à l'heure, qui a parlé de la télévision d'une manière généraliste que je trouvais très inappropriée et pas très bourdieusienne, pour le coup, et à propos d'une censure qui s'exercerait, qui se serait exercée complètement, rigoureusement à l'égard de Bourdieu. [...]

NB. Je reprends avec l'intervention de Pierre Carles

Pierre CARLES : En ce qui concerne Arte, je maintiens ce que j'ai dit, Arte n'a pas manifesté de volonté de produire de portrait de Pierre Bourdieu, que ce soit le mien ou un autre projet. Et Thierry Garrel en est en grande partie responsable, je maintiens ce que j'ai dit. Il y a par

exemple à TSR, la télévision suisse romande, une sorte de documentaire-reportage qui a été réalisé par Lisa Nada, une réalisatrice journaliste suisse, qui est une sorte de tentative d'adaptation de *La Distinction*, dans une émission qui s'appelle *Temps présent*, qui est un équivalent, en gros, d'*Envoyé spécial*. En France, que ce soit Laure Adler quand elle dirigeait les documentaires de France 2, que ce soit Cavada quand il dirigeait je ne sais plus quelle chaîne, la Cinquième, ces gens qui ont fait des émissions avec Bourdieu, des émissions de plateau, n'ont jamais manifesté le besoin, le désir, l'envie de réaliser un portrait. Comme il n'y a pas de portrait non plus d'ailleurs de Michel Foucault. Il n'y a pas de portrait de Michel Foucault produit par la télévision, et je pense que ce n'est pas par hasard : c'est parce que les gens emmerdants pour la télévision, on ne les produit pas, on ne produit pas d'œuvres donnant accès à ces gens-là. En tout cas pour la télévision, je ne parle pas de France Culture. Mais je crois qu'on peut dire « la télévision française » en ce qui concerne Bourdieu. J'en finis avec le jour de la mort de Bourdieu, les deux émissions qui ont été rediffusées, c'est un entretien avec Günter Grass qui réduisait Bourdieu à une sorte d'activiste politique, militant anti-mondialisation et qui lui niait tout statut de savant, il n'était pas question de son travail de savant et de chercheur dans cette émission, et c'est la seule émission récente qu'ait produite Arte ; et l'autre émission, c'est France 5 qui rediffusait l'émission d'*Arrêt sur image* avec Daniel Schneidermann et Bourdieu, sans préciser ce que Bourdieu avait dit par la suite de cette émission dans *Le Monde diplomatique*. Voilà les deux hommages empoisonnés qui ont été rendus par la télévision française à la mort de Bourdieu.